

W. M. Kozłowski

Note sur l'échange d'idées philosophiques
et scientifiques entre l'Angleterre et
la Pologne.

NOTES SUR L'ÉCHANGE D'IDÉES PHILOSOPHIQUES ENTRE L'ANGLETERRE ET LA POLOGNE

Dans l'échange des idées entre ces deux pays, c'est l'Angleterre qui a eu le rôle prédominant, grâce à son antériorité dans le développement historique. Il y a eu cependant des livres, écrits par des Polonais, qui eurent en Angleterre du retentissement et une notoriété prolongée, surtout à l'époque où l'usage du latin comme langue littéraire et scientifique universelle rendait les œuvres des auteurs polonais accessibles au monde occidental. Avec la nationalisation des littératures, les échos des idées polonaises en Angleterre devinrent plus rares, sans pourtant disparaître totalement. Inversement, les emprunts d'idées de la Pologne à l'Angleterre, surtout au XIX^e siècle, s'accroîtront considérablement : Walter Scott et Byron en poésie, J. Stuart Mill et Spencer en philosophie, Darwin et Huxley en biologie, imprimeront leur sceau au mouvement intellectuel de la Pologne comme des autres pays de l'Occident; alors aussi, les idées économiques d'Adam Smith trouveront en Pologne des vulgarisateurs et des continuateurs.

I.

Le premier auteur à mentionner, dans cet aperçu, est un Polonais contemporain de Roger Bacon, Vitello, célébré par Montucla, dans son *Histoire des Mathématiques*, comme l'auteur d'une *Optique* publiée en 1270, fort renommée dans les universités médiévales et servant, selon Hallam, de manuel pour les études dans cette branche de la physique en Angleterre jusqu'à la fin du XVII^e siècle¹. Les recherches récentes des savants polonais ont complété quelque peu nos connaissances sur ce personnage énigmatique, en découvrant des traités « philosophiques » sortis de sa plume. M. Rubczynski a

1. Publications de l'Académie de Cracovie, 1891 : *Traktat o porzadku istnien i jego domniemany autor Vitelion*.

trouvé à Florence un manuscrit intitulé *De Intelligentiis*, qu'il identifie avec le traité de Vitello mentionné dans la préface de Risner à la troisième édition de l'*Optique* (Bâle, 1572), sous le titre *De Ordine entium*. Tout à fait récente est la découverte faite à Paris, par un jeune chercheur, de trois manuscrits qui seraient soit des compilations, soit des copies des œuvres de Vitello : *De natura dæmonum*, *De primaria causa poenitentiae* et *Solutio quaestionis, qua quaeritur, utrum secundum naturalem philosophiam sint aliquae substantiae separatae praeter motores orbium coelestium*. Ces manuscrits nous permettent d'établir deux faits concernant l'auteur : qu'il a étudié à Paris et qu'il est revenu en Pologne après son séjour à l'étranger¹.

Mais la philosophie scolastique a eu en Pologne un développement inverse, en quelque sorte, de celui qu'elle a suivi à l'étranger. L'Université de Cracovie, fondée en 1364 par Casimir le Grand sur le modèle de celle de Bologne, était d'abord constituée par trois Facultés : celle de Droit, particulièrement favorisée par le roi, celle de Philosophie, celle de Médecine. Le pape avait refusé son autorisation pour la Faculté de Théologie, de crainte que les hérésies n'y prissent racine, en raison de l'éloignement de Rome. L'Université de Prague a précédé d'une dizaine d'années celle de Cracovie, étant la première université établie en pays slaves. Après la rénovation de celle de Cracovie, en 1400, par Ladislas Jagiello, et son complément par une Faculté de Théologie, ce fut sa sœur de Bohême qui la dota d'un certain nombre de professeurs — ce qui fit que les idées hussites, très répandues d'ailleurs parmi la haute noblesse polonaise en raison du voisinage et des relations politiques, pénétrèrent de bonne heure à l'Université, y introduisant ainsi indirectement le nominalisme de Wycleff qui en formait le fond. D'autre part, le scotisme nous arrivait par l'intermédiaire de Paris et vivait assez paisiblement à côté du thomisme, jusqu'au moment où la lutte avec l'humanisme provoqua une réaction et fit triompher définitivement le thomisme sur les deux autres courants.

La doctrine de Duns Scot, professée à Oxford et plus libérale que le thomisme, avait été introduite à Cracovie par Michel de Bystrzykow, surnommé le Parisien (*Parisiensis*) à cause des études qu'il avait faites à Paris : après y avoir conquis la maîtrise, il y revint en 1504 pour obtenir le doctorat en théologie. Après ce second voyage, il enseigna à la Faculté de Théologie de Cracovie. Il en devint recteur en 1513. Comme la majorité des professeurs étaient des

1. « ... audiui in Polonia cum de Parisiis rediissem ». A. Birkenmeyer, *Studia nad Witelonem*. Cracovie, 1921, p. 30.

thomistes, il semble qu'il n'ait pas été en communion d'idées avec ses collègues : ses principaux ouvrages reprennent du point de vue de Duns Scot des problèmes scolastiques. Son élève Jean de Stobnica se proposa de répandre la même philosophie au début du xvi^e siècle. Il eut deux disciples, Nicolas de Gielczef et le Silésien Mathé Holstein, auxquels ils faut joindre Siméon de Lieszniewo. D'ailleurs, l'Université de Cracovie ne semble pas avoir connu l'antagonisme profond qui, dans la plupart des universités occidentales, mettait aux prises la *via moderna* de l'occamisme avec la *via antiqua* des doctrines de Thomas d'Aquin et de Duns Scot.

Les doctrines de Wycleff trouvèrent de nombreux adhérents en Pologne parmi les seigneurs et la *szlachta* (classe moyenne politiquement active), sous la forme du hussitisme qui en était l'émanation. Il y eut beaucoup de sympathie entre les nations tchèque et polonaise : à un moment donné, les Tchèques offrirent la couronne à Ladislas Jagiellon, roi de Pologne (1419) ; des influences catholiques, représentées par l'évêque de Cracovie Olesnicki, empêchèrent malheureusement l'union des deux nations ; elle aurait sauvé la Bohême en étouffant les Chevaliers de la Croix, embryon de la Prusse future.

Parmi les conseillers les plus proches du roi de Pologne, Jean Szafranec, le chancelier, et Ladislas d'Oporowo, le vice-chancelier de la couronne, étaient des adhérents des hussites. Tous deux ont fait leurs études à l'Université de Cracovie et en ont été recteurs, le premier en 1404, le second en 1426. Conservatrice dans l'ensemble et opposée aux doctrines de Huss, ainsi que le clergé de la ville, cette Université comptait cependant un maître qui se fit le propagateur de la doctrine de Wycleff, tant philosophique qu'ecclesiastique, et qui l'empruntait directement au réformateur anglais.

Ce fut André Galka de Dobrzyn, élève, professeur et doyen à l'Université de Cracovie, auteur de vers polonais en l'honneur de Wycleff (*cantilena vulgaris* mentionnée dans ses lettres latines) contenant des remarques fort vives sur l'Église. Il fut dénoncé comme agitateur, interné dans un couvent, enfin déclaré hérétique et contraint de se réfugier en Silésie, où la souveraineté d'un prince libéral assurait un asile aux victimes de la persécution religieuse.

II.

Le nominalisme d'Occam et la diffusion des idées de Wycleff représentent les dernières étapes de l'influence anglo-écossaise sur la pensée philosophique de la Pologne à la fin du moyen âge. Pendant la Renaissance, c'est l'Italie qui devient le guide principal de sa

pensée comme de celle de l'Europe entière. L'Université de Padoue devient le rendez-vous de la jeune noblesse polonaise. Il faudra attendre la fin du xviii^e siècle pour retrouver le fil rompu de la pensée britannique en Pologne. En revanche, on peut nommer plusieurs savants polonais dont les œuvres ont été connues et étudiées en Angleterre à cette époque.

Citons en tout premier lieu la grande œuvre de Copernic : *De revolutionibus orbium terrestrium*, publiée d'abord à Dantzic en 1540, ensuite à Bâle en 1543, connue bien avant cette date par des extraits et particulièrement par le *Comentariolus*, manuscrit envoyé par l'auteur aux savants, dont la date est établie par des recherches toutes récentes comme très rapprochée de l'année 1502. Si l'on admet — comme c'est une tendance actuelle, parmi les historiens de la philosophie moderne, de le faire — qu'il faille reculer la date de la naissance de cette philosophie et la rattacher plutôt aux découvertes scientifiques qu'à des discussions théologiques, aucune œuvre ne semble plus propre à la marquer que celle de Copernic. Elle implique, en effet, une révolution totale de la conception de l'univers physique, détrônant l'homme de sa place privilégiée au centre de l'univers et ouvrant des vues sur l'infinité des mondes. L'œuvre de ce grand représentant de la Pologne intellectuelle — car Copernic est polonais par ses origines, sa naissance silésienne, ses études à Cracovie et son patriotisme avéré — n'a pas été accueillie avec la même faveur dans tous les pays. Tandis que l'Italie de Giordano Bruno et de Galilée y adhéraient avec enthousiasme et que Descartes admettait, puis rejetait, l'hypothèse héliocentrique acceptée ensuite par Gassendi, l'Angleterre s'est montrée plutôt modérée dans son adhésion. Il semble que la gloire d'avoir répandu les idées de Copernic en Angleterre revienne, partiellement du moins, à G. Bruno, qui décrivit dans sa *Cena de le Cinere* une réunion faite en son honneur, vers 1583, chez Greville, et la discussion engagée avec deux docteurs d'Oxford; il en infère une « pedantezza, ostinatissima ignoranza e presunzione, mista con una rustica inciviltà, che farebbe prevaricar la pazienza di Giobbe ».

On sait que Francis Bacon n'a pas voulu admettre la théorie de Copernic et nomme son auteur « un homme qui n'hésite pas à introduire dans la nature toutes sortes de fantaisies, pourvu qu'elles correspondent à ses calculs ». Les astronomes, en revanche, furent plus favorables à l'héliocentrisme. Whewell cite, dans la troisième édition de son « *History of the inductive Sciences* », John Field comme étant le premier auteur anglais qui exprima nettement sa conviction quant à la vérité de l'hypothèse copernicienne. Il le fit dans

l'introduction de son almanach pour l'année 1557 (« juxta Copernici et Reinholdi Canones »), écrit en septembre 1556. Robert Riccord le précéda, à vrai dire, en exposant dans son « Pathway of Knowledge » (1551) l'hypothèse héliocentrique comme opposée à l'idée de l'immobilité de la terre, sans prendre pourtant explicitement parti pour elle. La question discutée entre le maître et l'élève est laissée indécise ; tout porte à croire que celui-là était favorable à l'héliocentrisme et que la discussion était close par ces mots : « Peut-être qu'avec le temps tu seras aussi ardent à défendre cette hypothèse que tu l'es à présent à la condamner. »

Quelques savants polonais, par la suite, bien inférieurs à Copernic par la portée de leur pensée, ont trouvé un écho dans l'Occident et particulièrement en Angleterre. Martin Smiglecki, connu sous le nom latinisé de Smiglecius (mort en 1619), publia un traité de *Logique* fort apprécié des Anglais selon Hallam. Le British Museum possède trois éditions de cette *Logique* (1618, la première, 1634, 1658). Taine rappellera, dans sa *Littérature anglaise*, que Swift, passant à Dublin, en 1685, son examen de doctorat, eut à expliquer ce livre, qu'on trouve d'ailleurs fort vanté dans les *Réflexions sur la « Logique »* de Rapin¹.

Le nom écossais de Jean Johnston, né à Szamotuly en 1603, masque son origine polonaise ; ce Posnanien de naissance appartenait en effet à une famille d'origine écossaise et, après de premières études faites aux collèges de Bytom et de Torun, il alla étudier l'hébreu et la scolastique à Saint-Andrews. De retour en Pologne, il se consacra à des œuvres d'éducation, fit plusieurs voyages avec des élèves appartenant à de puissantes familles polonaises, obtint des degrés scientifiques dans diverses universités, refusa plusieurs offres de chaires à l'étranger. Il se fixa en Pologne et publia un grand nombre d'œuvres appartenant surtout au domaine des sciences naturelles, en particulier de la zoologie. Il fut enterré à Leszno (Pologne) en 1675. Sa *Thaumaturgia naturalis* (Amstelodami, 1630) est un résumé général destiné à servir de manuel à son élève Boguslaw Leeczynski ; elle a été rééditée plus d'une fois et traduite en français. Son œuvre principale est le *Theatrum universale historiae naturalis* (Francfort-sur-le-Main, 1650-1658), en six volumes ornés

1. *Œuvres*, publiées à Amsterdam, 1709, t. II, p. 361 : « Smiglecius, jésuite polonais, fut un des derniers dialecticiens qui écrivit sur la logique d'Aristote le plus subtilement et le plus solidement tout ensemble. Il a pénétré par la sagacité de son esprit ce qu'il y avait à approfondir en cette science, avec une clarté et une justesse qu'on ne trouve presque point ailleurs. Sa *Logique* est un bel ouvrage. »

de gravures ; il en existe aussi une traduction hollandaise et des rééditions latines (1718 et 1755). Enfin, d'autres ouvrages sur le monde minéral et le monde végétal ajoutèrent à sa notoriété. Cuvier, parlant de Johnston, dit que son histoire des animaux contient tout ce que l'on avait écrit, avant lui, sur ce sujet. « Livre classique dans ce domaine, dit-il, jusqu'à l'apparition des œuvres de Linné et de Buffon. » Des publications pédagogiques, historiques, médicales, philosophiques et théologiques complètent l'œuvre de ce fécond savant polonais.

NOTES SUR L'ÉCHANGE D'IDÉES PHILOSOPHIQUES
ENTRE L'ANGLETERRE ET LA POLOGNE

(Suite^{1.})

III.

Le mouvement de réformation religieuse fut très vif en Pologne. Par la variété de tendances qu'il représentait, il produisit sur notre littérature un effet des plus favorables, surtout au point de vue des notions politiques en général, de la tolérance religieuse et de la liberté de penser. Un certain nombre d'hommes parfaitement au niveau de la grande culture intellectuelle de la Renaissance favorisèrent l'éclosion de ce mouvement, que déterminaient des influences venues de divers pays.

L'Angleterre y eut une faible part, pour la simple raison que la Réforme en Pologne avait précédé son éclosion en Angleterre. Au contraire, ce fut un des réformateurs polonais, Jean Laski, connu sous le nom latinisé de Johannes a Lasco, qui imprima fortement son sceau sur le caractère de la réformation anglicane. Serviteur désintéressé de son idée, subissant lui-même l'influence de Calvin et sacrifiant les honneurs et les avantages dont il pouvait jouir dans sa patrie, il la quitta pour étendre le champ de son activité. Après un premier travail d'organisation en Flandre et en Frise (Louvain, Emdem), il fut invité à Londres par Crammer au temps où celui-ci, soutenu par un comité de treize théologiens, créait le rite et le catéchisme anglicans. La noblesse et la fermeté de caractère de Laski, sa science et son désintéressement lui gagnèrent l'admiration de ses collègues anglais. Latimer, en parlant de lui, exprime la conviction que, s'il y avait un nombre plus considérable d'hommes comme celui-là, le bonheur du monde serait assuré. Son influence sur la calvinisation de l'anglicanisme a été décisive. Le 14 décembre 1548, il écrivait de Windsor à Calvin : « Comme tout ici se fait conformément à mes conseils, je voudrais que tu sois persuadé que, de tout ce que je te demande, ce qui me sera le plus agréable c'est que tu me soutiennes de tes avis et de ton aide selon les exigences de notre œuvre. » Peu de temps après cette lettre, l'avènement de Marie Tudor au trône d'Angleterre amenait l'exécution de Crammer. Laski, à bord d'un pauvre bateau, transportant une foule d'émigrés, quittait alors l'Angleterre^{2.}

1. Voir *Rev. de littérature*, 1923, p. 276 à 281.

2. Les écrits et la correspondance de Laski ont été publiés sous le titre :

Le mouvement de réforme, si vif et si plein de promesses, qui s'était manifesté en Pologne, fut étouffé par les Jésuites qui, s'emparant de l'éducation nationale, la soumirent à un nivellement rigoureux. Dans les collèges, on flattait la vanité de la jeune noblesse (*szlachta*) en lui inculquant l'idée d'une supériorité absolue, sur les classes inférieures, de la caste de patriciens et de législateurs à laquelle elle appartenait. On lui inspirait une confiance illimitée dans la protection accordée par Dieu à la patrie polonaise, écartant ainsi toute idée et tout souci relatifs à sa conservation ; on faisait croire que les nations voisines avaient un intérêt vital à la conservation de la Pologne. Ajoutez que le latin, enseigné au moyen de grammaires rédigées dans cette langue même, contribua à rapetisser l'horizon de la littérature nationale après l'éclosion du xvi^e siècle et à corrompre la langue créée par Jean Kochanowski et ses contemporains. Ce n'est pas le lieu de rappeler ici quelles furent les conséquences politiques d'un régime qui aboutit à une interprétation criminelle du principe de l'unanimité des voix à la Diète — une seule voix d'opposition suffisant pour annuler toute décision — ouvrant ainsi les voies à la corruption dont jouèrent copieusement les monarchies voisines au détriment de la Sérénissime République.

Cet état de choses dura jusque vers la seconde moitié du xviii^e siècle. A cette époque, l'éducation nationale fut l'objet d'une réforme entreprise par Stanislas Konarski (1700-1773), auteur du traité *De emendandis vitiis eloquentiæ* (1741), et continuée par la Commission de l'Éducation nationale, le premier ministère de l'Instruction publique tenté en Europe. Cette rénovation de l'esprit public par l'éducation fut le point de départ du mouvement qui forma la génération destinée à soutenir les luttes pour l'indépendance de la Pologne. Jusque-là, un silence complet avait été gardé, dans l'enseignement donné par les Jésuites, sur les grands penseurs de France et d'Angleterre ; les seuls exposés donnés du cartésianisme étaient hostiles à cette philosophie (George Gengell, dans son *Gradus ad adheismum* (1717), et Kowalski, dans *Rozmowa o filozofii* (1747).

Quant à Bacon, on trouve dans un livre publié par J. P. Radlinski, *Fundamenta scientiarum seu principia et axiomata, partim philosophica partim theologica* (Cracovie, 1753) — résumé suivant l'ordre alphabétique — un article *De distinctione Baconica*. Mais la personne dont il s'agit n'est nullement l'illustre François Bacon. C'est un

Johannis a Lasco, *Opera*, à Amsterdam, 1866. Voir aussi *Lasciana*, Berlin, 1898. Nous citons d'après Grabowski, *Z dziejow literatury kalwinskiiej w Polsce* (1906).

Jean Bacon (de son vrai nom Bacon-Thor), scolastique du xvi^e siècle, qui « dividit distinctionem entium positivorum in distinctionem rationis, in distinctionem realem physicam et in distinctionem realem intentionalem ». Le vrai Bacon, celui de Verulam, ne devient l'objet d'une étude sérieuse qu'au xix^e siècle. Cependant, Konarski en recommandait la lecture aux élèves des collèges qui étudiaient la philosophie ; Narbutt fait mention de lui dans sa *Logique*, premier traité sérieux de cette science publié en polonais (Wilno, 1769). Dans l'œuvre de Wlodek *Sur les sciences* (Rome, 1789), on trouve une classification des sciences empruntée à la *Chambers Cyclopaedia* de 1728, mais ce n'est pas celle de Bacon.

Parmi les grands philosophes anglais du xvii^e siècle, Locke fut le premier qui attira l'attention des auteurs polonais. Les collèges nouveaux, qui subissaient l'influence de Stanislas Konarski, ont adopté (à Varsovie en 1771) le manuel de logique d'Antoine Genovesi : *Elementorum artis logico-criticae libri V*, fondé principalement sur les idées de Locke. En 1772 parut à Léopol un livre original de Stanislas Kleczewski intitulé *Prima elementa philosophiæ rationalis et experimentalis synthetice disposita*, dont l'auteur cherche à concilier l'empirisme avec le rationalisme. Mais ce sont des impulsions françaises qui accrurent le désir de connaître Locke plus à fond et d'exposer sa doctrine en polonais. La Commission de l'Éducation nationale, en effet, désireuse de procurer aux écoles polonaises des manuels écrits par des savants renommés et suivant l'esprit nouveau, s'adressa entre autres à Condillac en lui demandant un traité de logique. Telle fut l'origine de la *Logique* de cet auteur : elle parut en 1780 et fut introduite dans les écoles polonaises sans qu'une traduction en fût faite jusqu'en 1802. La proche parenté des idées et la dépendance du sensualisme de Condillac à l'égard de Locke attirèrent naturellement l'attention sur ce dernier. Sous le titre un peu décevant de *Logika czyli myśli z Locke'a o rozumie ludzkim wyjęte* (*Logique ou pensées sur l'esprit humain tirées de Locke*), A. Cyankiewicz publia à Cracovie en 1784 une condensation très bien faite du célèbre *Essai*. La terminologie de l'auteur polonais n'est pas heureuse, mais l'exposition est claire et concise. Qu'il soit permis à l'auteur du présent article de rappeler qu'il a fait une traduction complète de l'*Essai* (le premier volume — livres I et II — a paru en 1922, après huit années d'attente, sous le titre de Locke : *O rozumie ludzkim*).

Un professeur de Cracovie, André Trzcinski, s'inspirant des idées de Locke dans un opuscule publié sous le titre *Dysertacya o wzroście światel przez ducha obserwacyi i doświadczenia* (*Dissertation sur l'accroissement des lumières par l'esprit d'observation et*

d'expérience. Cracovie, 1791) et consacré principalement à la description des expériences sur l'air, proclame qu'il « n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été préalablement dans les sens et que la physique est la base de la philosophie ».

Les sciences expérimentales deviennent bientôt l'objet favori des études. Rogalinski accumule une collection d'instruments de physique qui fait l'admiration d'Euler se rendant à Pétersbourg par la Poznanie. Il fait au collège de Poznan des cours de physique avec des expériences publiques qui excitent un vif enthousiasme, publie un exposé raisonné de cette science, en quatre volumes écrits en polonais (Poznan, 1761-1767), tandis que Szopowicz, professeur de mathématiques au collège de Varsovie, introduit l'étude des *Principes* de Newton comme fondement de la mécanique et de l'astronomie.

Le passage de Vénus sur le disque solaire en 1761 ne manqua pas de susciter une polémique où s'affrontaient l'observation scientifique et la superstition. Les observations faites par Luskina sur le passage de Vénus donnèrent l'impulsion à la fondation d'un observatoire astronomique à Cracovie : l'affaire traîna jusqu'à la réforme de cette université par Kollontai en 1780, coïncidant avec la nomination de Jean Sniadecki à la chaire d'astronomie. L'observatoire ne fut achevé que vers 1787; c'est alors que les observations du jeune astronome, qui avait fait ses études à Paris, Oxford et Greenwich, visita Herschel à Slough, près de Windsor, se multiplièrent et le mirent en relations continues avec les astronomes de l'Europe occidentale.

IV.

L'esprit de la philosophie anglaise produisait ainsi son effet avant même que cette philosophie fût connue dans ses textes : la philosophie française du XVIII^e siècle servait d'intermédiaire à beaucoup d'égards, situation que l'on retrouvera, *mutatis mutandis*, à l'époque du positivisme. Sniadecki devint, d'autre part, le propagateur en Pologne des idées philosophiques de l'école écossaise : transféré à Wilno en 1803, inquiet de la désastreuse influence¹ exercée sur

1. Il écrivait, en août 1803, à H. Kollontai : « Corriger Locke et Condillac, vouloir savoir *a priori* ce qui ne peut être connu que par les effets, c'est une maladie mentale digne de pitié. » A propos de Jean Sniadecki, nous ne devons pas négliger son frère André, professeur à la Faculté de médecine de Wilno et auteur d'un travail remarquable sur la *Théorie des êtres organiques* (*Teorya jestestw organicznych*. Wilno, 1804), qui fut traduit en russe, en français et en allemand et fort discuté en Allemagne. Nous n'avons pu vérifier l'existence d'une traduction anglaise, affirmée par quelques biographes. Contrairement à son frère, il était kantien.

la jeunesse par le transcendantalisme kanto-fichtéen et les théories esthétiques allemandes, il éleva la voix contre Kant et crut trouver dans l'école écossaise une philosophie de tout repos. C'est ainsi qu'il rédigea sa *Philosophie de l'esprit humain* (*Filozofia umyslu ludzkiego*), dont la première édition parut en 1821 à Wilno : Condillac, considéré comme un extrême dont le pôle est Leibniz, ne le satisfaisait plus, parce qu'il conduit au matérialisme. L'Angleterre, dit-il dans sa Préface, a su éviter ces extrêmes. « Cette nation, qui a été l'initiatrice d'une saine philosophie, grâce aux œuvres de Bacon, de Boyle, de Newton et de Locke, perfectionne à l'heure actuelle cette science qui maintient sa tradition et sa gloire dans les écrits de Hume, de Reid, de Dugald Stewart, de Campbell et d'autres. » Disciple convaincu de Bacon, il va jusqu'à regretter que Descartes n'ait pas lu, comme le fit Newton, les œuvres de Bacon, « dont les pensées prophétiques sur les sciences auraient préservé ce grand homme de beaucoup d'erreurs et auraient donné une impulsion certaine à des vues nouvelles sur la raison humaine ». Sniadecki exalte d'ailleurs les quatre règles de Descartes et observe qu'elles sont un enseignement plus sûr que maint traité volumineux de logique. Tout en suivant les idées directrices de l'école écossaise, il n'est ni compilateur ni disciple servile et propose ses propres conceptions là où il les croit plus justes. Quelques-unes de celles-ci le font considérer comme un précurseur du positivisme. Ceci par exemple : « Dans le monde matériel, comme dans le monde moral, l'homme n'a affaire qu'à des phénomènes ; tous nos efforts doivent viser à la connaissance des phénomènes généraux en prenant pour point de départ l'étude des phénomènes ou des faits particuliers qui en dérivent ; les causes premières sont impossibles à connaître. » Les annexes de l'ouvrage de Sniadecki renferment une analyse critique des *Leçons de philosophie* de Laromiguière qui venaient de paraître et signalent la réforme du syllogisme proposée par le physicien anglais Kirwan dans son livre *Logic or essay on... different modes of reasoning* (London, 1807). Quelques aphorismes du *Novum Organum*, les œuvres de Blair et de Campbell sur la rhétorique, la *Théorie des sentiments moraux* d'Adam Smith se trouvent cités dans son texte.

Un autre précurseur du positivisme fut Michel Wiszniewski ; auteur original et ingénieux, doué d'une immense érudition, professeur de littérature à l'Université de Cracovie pendant l'indépendance éphémère de cette petite république, il se proclama dictateur pendant sa Révolution de 1846 : sa dictature ne dura pas quarante-huit heures, et la Révolution eut pour conséquence l'incorporation de Cracovie à l'Autriche. Sa sympathie pour la pensée anglaise ressort de sa *Méthode de Bacon*, citée plus haut, et de son livre

sur les *Caractères des esprits humains* (Cracovie, 1837). Plus tard, il publia ce dernier ouvrage en anglais en l'élargissant considérablement et lui donnant ce titre : *Sketches and characters, or the natural history of the human intellects* (London, 1853). L'accueil du public anglais — qui ne s'aperçut pas en général qu'il avait affaire à un auteur étranger — fut des plus flatteurs pour cet ouvrage.

Wiszniewski appartient à ces esprits rares qui unissent l'idéalisme dans les fins avec un choix tout positif des moyens. Son éducation, commencée au lycée de Krzemienice — école supérieure qui devait être bientôt transformée en université et qui représentait, d'accord avec l'intention de ses fondateurs et la nature des besoins locaux, un type assez rapproché de celui des collèges américains actuels — fut renforcée dans ces tendances par ses études à l'Université d'Édimbourg (1820-1822). Après les avoir terminées, il revint à Krzemienice comme professeur de philosophie, pour occuper ensuite la chaire de littérature à Cracovie. Obligé de quitter cette ville après 1846, il se réfugia en Italie, où il devint bientôt l'ami de Cavour. Ses œuvres sont pour la plupart inédites; même celles qui ont été publiées — *Histoire de la littérature polonaise jusqu'au XVII^e siècle*, *Système de philosophie morale*, *Voyage en Italie* — ne lui ont point valu la grande notoriété qu'il méritait. C'est qu'il écrivait en pleine effervescence romantique en Pologne et que les temps n'étaient pas propices à des vues réalistes qui auraient sans doute été mieux accueillies un demi-siècle plus tard.

Le troisième précurseur du positivisme polonais, inspiré, comme les deux précédents, par l'esprit philosophique anglais et non par l'œuvre d'Auguste Comte, a été Dominique Szulc (1797-1860), professeur d'éloquence et de logique aux collèges de Bialy-Stok, de Lublin et de Varsovie. Également versé dans l'histoire de la philosophie et des sciences, en même temps que dans la connaissance des littératures, il écrivit deux études visant au même but : indiquer la voie propre de la pensée pour sa patrie polonaise. Le *Développement de l'esprit polonais* (1846) concerne surtout le passé; la *Source de la science actuelle* (1851) développe, indépendamment de Comte, resté ignoré de l'auteur, un système d'idées très rapproché du positivisme, mais inspiré directement par les idées philosophiques anglaises, comme le positivisme lui-même le fut en partie. « L'explication de la nature et l'application de ses lois aux besoins de la société, c'est tout notre savoir et notre bonheur », dit l'auteur au début de son livre. Mais le monde nous apparaît sous des formes différentes selon les degrés de perfection de notre esprit : « sagesse orientale », « philosophie grecque », « nouveau système scienti-

fique du monde » ; la *sophie* et la *philosophie conjecturale* ayant disparu ou étant devenues inutiles, la *science fondée sur la raison* luit seule comme une étoile à l'horizon... Nous voilà donc en face des trois états de Comte, moins leurs noms : « théologique, métaphysique, positif » — trois états simplement constatés comme un fait historique, au lieu que chez Comte, érigés en « loi » sociologique, ils prennent une teinture aprioristique et déductive en dépit de l'assertion de leur auteur. Il y aurait toute une étude à faire sur le point de départ de Szulc et sur les idées personnelles qui animent une érudition prodigieuse et des vues fort ingénieuses sur l'éducation, contre la métaphysique allemande, etc. Il loue en particulier la mesure admise à l'Université de Wilno, selon laquelle nul étudiant ne pouvait s'inscrire à une faculté quelconque sans avoir d'abord consacré une année à l'étude des sciences naturelles ; il approuve le choix des meilleurs talents destinés à être dirigés vers l'enseignement secondaire. La troisième partie de l'ouvrage est une esquisse rapide des progrès de la science qui, désormais, doit remplacer la philosophie.

Deux raisons nous ont fait insister sur ce livre, qui n'a pas trouvé de retentissement lors de son apparition : d'abord, il nous prouve que les idées positivistes se sont développées sur le sol polonais sous l'influence directe de la philosophie anglaise, l'œuvre d'Auguste Comte ne leur ayant servi que de point de ralliement. Ensuite, on trouve, dans sa destinée même, une preuve de plus de la règle commune : il ne suffit pas, pour qu'une doctrine philosophique soit plus ou moins généralement acceptée, qu'elle soit promulguée ; il faut qu'elle corresponde aux besoins émanés des conditions historiques du moment.

Or, ces dispositions se trouvèrent réalisées une vingtaine d'années après l'apparition du livre que nous venons d'analyser. La lutte engagée par Jean Sniadecki contre les préférences du romantisme pour les superstitions populaires, de la pensée métaphysique pour la nébuleuse spéculation germanique, n'a pas été couronnée de succès. Ces deux tendances trouvaient un sol favorable dans les conditions politiques de la Pologne, déterminant un romantisme qui unissait, sous diverses influences, les tendances nationales polonaises avec les plus beaux rêves sur l'avenir de l'humanité et fondait sa foi profonde en la résurrection de la patrie sur la nécessaire coïncidence de cet espoir avec le progrès même de l'humanité. La pensée scientifique devait avoir peu de prise sur la vivante poésie qui animait la pléiade des Mickiewicz, des Krasinski, des Slowacki et de leurs éclatants émules. Le principe posé par Mickiewicz dans son admirable *Chant des Philarètes*, « mesurer les forces par les inten-

tions et non les intentions par les forces », prit le dessus sur l'aphorisme baconien : *Natura non nisi parendo vincitur*. Si nous ajoutons que les sources mêmes des idées scientifiques, Universités de Varsovie et de Wilno, lycée de Krzemieniec, furent abolies et les Universités de Galicie germanisées dès le début du siècle, on comprendra aisément que nulle influence ne pouvait contrebalancer la domination exclusive des sentiments et de l'élan poétique : l'ardente inspiration de Mickiewicz et de Krasinski devint le seul support du programme d'action du peuple polonais.

A travers la révolution de 1846 à Cracovie, celle de 1847 en Poznanie, celles de 1848 en Galicie et en Poznanie, la Pologne allait vers l'insurrection de 1863 en Pologne russe — dernier effort d'un soulèvement armé qui a été suivi d'une répression sans précédent et de la destruction de toute autonomie administrative et scolaire. Mais la douloureuse décade n'était pas terminée que déjà un courant nouveau, bientôt baptisé du nom de positivisme, traversait l'esprit national.

Le hasard voulut que son initiateur, et surtout son « parrain », fût un prêtre catholique, François Krupinski, hégélien jusque-là et auteur de quelques travaux philosophiques conduits dans cet esprit. En 1868, il donnait dans la *Bibliothèque de Varsovie* une exposition de la doctrine comtienne et en devenait l'adepte convaincu : il le resta jusqu'à sa mort, en 1898, non sans certaines restrictions en matière religieuse surtout. Traducteur de la *Logique* de Bain en 1878 (deux volumes), il attaqua dans une série d'articles l'attitude romantique et révolutionnaire, et soumit à une critique sévère notre « historiosophie » poétique. Plusieurs autres exposés du système comtien ont été donnés en Pologne, sans qu'une traduction polonaise des œuvres de Comte — le fait paraîtra étrange — ait été faite jusqu'ici. Au contraire, nous avons des nombreux écrits de Stuart Mill, de Spenser, de Bain, de G. H. Lewes et aussi de Taine, des traductions plus ou moins complètes qui furent la lecture favorite de la jeune génération. En somme, le courant positiviste polonais fut surtout nourri par le positivisme anglais, ou bien par la nouvelle onde du positivisme français déterminée par une répercussion du positivisme anglais.

C'est que le positivisme polonais n'a jamais été un système d'idées théoriques semblable à ce qu'on appelle communément un système philosophique. Ce fut plutôt une tendance vitale et pratique dont les traits dominants étaient : la soumission de la vie nationale aux idées fondées sur des faits et des principes scientifiques, une réaction aussi contre la domination du sentiment et de l'impulsion révolutionnaires. Sous la double influence de la pensée anglaise et de la

forme que lui donna le génie français, la Pologne revenait à la science positive pour y trouver le principe de sa rénovation : une semblable action avait marqué les temps qui suivirent l'assoupissement de la nation pendant la domination jésuite. Mais alors que le réveil tardif du xviii^e siècle n'avait pu empêcher la mort politique du pays, une résurrection réelle devait suivre la nouvelle impulsion scientifique qui avait discipliné les forces tumultueuses, mais singulièrement fécondes, du romantisme qui avait précédé.

Ainsi, l'œuvre du sentiment et celle de la pensée scientifique, opposées en apparence, chacune incomplète dans son isolement, contribuèrent harmonieusement à réaliser les aspirations centennaires de la nation. La Pologne, n'ayant plus à combattre ni l'excès du révolutionnisme intransigeant ni la soumission opportuniste aux conditions historiques, saura concilier dans son évolution future les exigences de la pensée et du sentiment, l'esprit philosophique français et l'esprit philosophique anglo-américain.

W. M. KOZŁOWSKI.